

(1879 - 1915)

Cité à l'ordre de l'Armée navale : " Chef de la tourelle 1 du BOUVET, est resté à son poste, continuant le tir, alors que la tourelle était envahie par des gaz asphyxiants. Est tombé inanimé et a été englouti avec le bâtiment."

**Extrait de Marins à la bataille de Paul Chack, tome3,
Les Dardanelles, Journée du 18 mars 1915, pages 55-57
Perte du Bouvet**

AUX DARDANELLES

55

ton. Et tout cela serait simple si le progrès ne s'accompagnait de périls autrefois inconnus. La poudre moderne est prête à toutes les trahisures.

Dans l'âme elle laisse souvent des résidus enflammés et toujours une masse de gaz asphyxiants. Si bien que vingt précautions sont nécessaires pour éviter qu'une charge ne s'enflamme culasse ouverte, incendiant la tourelle et carbonisant les onze hommes et l'officier.

L'équipe en pleine action offre un spectacle merveilleux. Coiffés du parasouffle, les manches du jersey relevées découvrant les bras velus et tatoués, déchaînés, suants, silencieux, les onze démons s'acharnent, chacun à sa besogne propre, sans se soucier du voisin. Ils se battent contre le poids, l'encombrement, la malice des appareils, contre les perfidies de la terrible poudre B, contre le temps qui fuit. Mille exercices ont réduit à vingt-cinq secondes la durée qui s'écoule entre deux coups de canon. Et c'est prodigieux lorsqu'on songe que, tandis que chacun se hâte comme si sa vie dépendait d'un dixième de seconde gagné, la moindre erreur causerait un enrayage ou une avarie, un mouvement maladroit briserait la jambe, le bras ou la tête d'un homme, un écouvillonnage à l'air comprimé mal fait amènerait une explosion.

La pièce est chargée et pointée sur Namazieh.

Coup de timbre prolongé... Lampe rouge...

– Feu ! hurle l'aspirant d'Aymar de Châteaurenard, second de la tourelle.

Dans le tonnerre du départ, le canon soubresaute, recule, et sagement revient en batterie sous la poussée des presses au chuintement asthmatique. D'un coup de levier, le pointeur incline l'énorme cylindre jusqu'à sa position de chargement. Sitôt la culasse ouverte, les ordres rituels se succèdent : « Chargez... Envoyez... Fermez... Pointage... Paré. »

Le premier maître Labous a chronométré vingt-huit secondes, trois de trop :

– C'est un peu lent, mes garçons, et je n'ai pas entendu le Marbec.

Le Marbec est un appareil d'écouvillonnage à air comprimé dont la buse au souffle brutal, introduite dans la pièce sitôt la culasse ouverte, chasse à l'extérieur les gaz de la poudre restés dans l'âme. Or, cet appareil a refusé le service, la tourelle est empuantie, les yeux pleurent.

Lampe rouge et deuxième coup suivi d'un rechargement, au cours duquel le quartier-maître Pichon constate que le clapet de la buse est cassé. On n'a rien sous la main pour le réparer...

— Continuez le feu quand même, ordonne le lieutenant de vaisseau Boutroux.

Sur le tableau des ordres, l'inscription « feu continu » vient de s'allumer, remplaçant les mots « feu de salve », et la lampe rouge ne s'éteint plus. Là-haut, au blockhaus, l'officier de tir a dû trouver la bonne hausse. C'est le moment de battre tous les records, et tant pis pour le Marbec !

Hélas ! le troisième coup n'est chargé qu'en une minute et demie. Le maître armurier Sibois et Labous lui-même, qui a jeté de côté les corps des deux culassiers et de l'aspirant évanouis, ont dû opérer eux-mêmes. Dans la tourelle, la brume empoisonnée épaissit à chaque ouverture de la culasse. Plus haut que le renâchement des chaînes que manœuvrent les presses hydrauliques de pointage, plus fort que les grincements des pistons frottant contre leurs garnitures de cuir à la sortie des cylindres pleins d'eau sous 55 kilogrammes de pression, retentissent les quintes d'une toux incoercible qui déchire les gorges et casse les bustes en deux.

Au cinquième coup, le premier maître seul est debout. Cramponné à la manivelle de manœuvre, les yeux exorbités, la bave aux lèvres, il n'a plus la force de fermer la culasse par où s'écoule la mort insidieuse. Soudain, il s'affale et reste là, le haut du corps et les bras dans la grande fosse, comme un pantin brisé.

Une main sur le levier de pointage en hauteur, l'autre sur le volant de pointage en direction, l'œil rivé à sa lunette, le pointeur reçoit un peu d'air par la lucarne de visée. Tendue vers son travail, il ignore que, derrière lui, les corps s'amoncellent. Il n'a même pas senti le tremblement qui vient de secouer le *Bouvet* à l'instant qu'un gros obus a

démoli une tourelle de 138. Près de lui se tient Folgoët, servant de la hausse, que sa délicate besogne absorbe aussi tout entier¹. Mais voici qu'après le cinquième coup des minutes s'écoulent dans un silence total. Le pointeur s'étonne et, sans quitter son oculaire :

– Je me demande ce qu'ils attendent là-bas derrière. Va un peu voir, Folgoët.

Le servant obéit. Autour du canon, des corps gisent, sans blessure visible, au milieu d'un brouillard atroce et puant. Folgoët enlève le corps du premier maître et tout seul achève le chargement. Le sixième coup s'envole. Le choc ramène à la vie le servant Menant et le quartier-maître Pichon, qui bondissent à leurs postes.

Un nouvel impact ébranle le *Bouvet*. Un gros calibre turc vient de frapper une autre tourelle de 138, dont le blindage a fait mitraille à l'intérieur, épargnant par miracle les sept hommes de l'armement.

Dans la tourelle de 305, la culasse s'ouvre encore et déverse dans la chambre de tir un nouveau nuage asphyxiant. Menant et Pichon s'écroulent près du corps de Châteaurenard. Désarçonné de sa sellette, le lieutenant de vaisseau Boutroux tombe dans les bras du téléphoniste Bouchon, qui cale son chef dans un coin et achève le chargement. Mais la lampe rouge s'éteint et, sur le cadran des ordres, s'allument les mots : « Cessez le feu. » À bout de souffle, le téléphoniste demande du secours au poste central². Dépalé par le courant, le *Bouvet* a hissé le pavillon 1. Le premier round des Français est terminé. Ils vont maintenant lécher leurs blessures et combattre les incendies qui ont éclaté un peu partout.

1. Au blockhaus, les deux éléments du tir : hausse et dérive (ou correction latérale) sont calculés et constamment tenus à jour par l'officier de tir qui les envoie continuellement et simultanément à toutes les pièces par le réseau des transmissions instantanées. À chaque pièce, le servant de hausse a sous les yeux les cadrans des hausses et des dérives. Il manœuvre sans cesse la lunette de pointage pour lui donner, par rapport à l'axe du canon, l'inclinaison et la déviation indiquées sur les cadrans. Si la hausse n'est pas placée avec une précision absolue, le meilleur pointeur fera un mauvais tir.

2. Tout au fond du bâtiment, à l'aplomb des blockhaus, cerveau du navire, se trouve le poste central, qui en est le centre nerveux. Les réseaux phoniques, téléphoniques, électriques, etc., des transmissions d'ordres descendent, par un tube cuirassé, du blockhaus au poste central et, de là, se ramifient dans tous les compartiments du navire.